

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



François Blais, Jean-François Chassay, Maurice Soudeyns

Sébastien Lavoie

Number 159, Fall 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/81978ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lavoie, S. (2015). Review of [François Blais, Jean-François Chassay, Maurice Soudeyns]. *Lettres québécoises*, (159), 41–42.

☆☆☆☆ ½

FRANÇOIS BLAIS

Cataonie

Québec, L'instant même, 2015, 120 p., 16,95 \$.

Jouissif!

François Blais nous revient avec un recueil de nouvelles qui n'en est pas tout à fait un puisque ses six histoires mettent toutes en scène le même narrateur dont chaque mésaventure nourrit l'histoire subséquente. On a droit ici à un pur bonheur de lecture!

Ce qui rebute des numéros des humoristes professionnels, c'est qu'avec seulement leurs intonations, on peut deviner où sont placés leurs gags sans même avoir à les écouter. La forme même de l'humour professionnalisé prive le spectateur de déstabilisation et de l'effet escompté.

Loin de cet humour formaté, François Blais nous propose six nouvelles qui n'ont de cesse, elles, qu'elles ne nous aient dilaté franchement la rate. Ces histoires mettent toutes en scène le même protagoniste, Monsieur Bill, qui nous narre ses péripéties avec une morgue authentique. L'homme est un dandy imbu de lui-même : snob, constamment à la recherche de reconnaissance sociale et aux prises avec de fortes tendances maniaques qui finissent irrémédiablement par le perdre.

La première histoire donne le ton. Lisant le journal, notre narrateur tombe sur une petite annonce singulière : « A. Houle, compteur de mots. Je compte les mots pour vous dans les principaux formats de fichiers électroniques. Tarif : 1 \$ les 300 mots. » (p. 8) Bien que son ami Firmin tâche de le décourager, notre narrateur finit par faire appel aux services du « professionnel ». C'est qu'il était déjà préalablement frustré de ne compter à son roman, *Les tourments de Serge*, que 99 874 mots.

Il paie donc l'homme, au grand dam de son ami qui réussit tout de même à soulever un doute sur la probité du travail de l'engagé. Monsieur Bill entreprend alors lui-même de compter et de recompter le nombre de mots avec un acharnement qui le conduira à une « maison de repos » (p. 25).

À peine sorti de ce séjour, toujours en compagnie de l'ami Firmin, Monsieur Bill tombe, à l'épicerie, sur une singulière caissière.

Nous tentions [...] d'adopter une attitude donnant à croire que cela ne nous faisait ni chaud ni froid que l'employée qui nous servait fût une naine, espérant que le sous-entendu que nous mettions dans chacun de nos gestes (« Oh! c'est à peine si je le remarque. [...] moi je vois l'être humain avant tout ») fût clairement saisi. (p. 26)

Ce qui est bien avec un narrateur infatué de sa personne, c'est qu'il nous sert de miroir en ce qu'il n'hésite pas à admettre certains travers dont nous nous rendons coupables sans oser nous les avouer. Ce qui ne veut pas dire qu'il est capable de tout verbaliser facilement : « Admettre que l'on est épris d'une naine constitue déjà un dur coup pour l'ego, mais avoir un nain pour rival, ça jamais ! » (p. 32)

Le grand plaisir de ces histoires vient de la manière que François Blais déploie. Son personnage, qui emploie un vocabulaire suranné, sort



FRANÇOIS BLAIS

tout droit du XIX^e siècle. Tous ses protagonistes se vouvoient et parlent en utilisant le passé simple et l'imparfait du subjonctif et, malgré ce choix de mode, le texte reste d'une fluidité exceptionnelle et ses récits se lisent de bout en bout avec un plaisir démesuré. Jouissif!

☆☆☆

JEAN-FRANÇOIS CHASSAY

Requiem pour un couple épuisé et autres nouvelles

Montréal, Leméac, 2015, 168 p., 19,95 \$.

Décoiffant

Dix-neuf nouvelles éparées écrites entre 1998 et 2014 forment ici un recueil qui manque d'unité, mais qui est sauvé par une voix unique. Un livre avec de grandes parts d'ombre et quelques qualités.

Outre une plume assurée et dégourdie, ce qui unit ces nouvelles, c'est un regard sarcastique quand il n'est pas carrément cynique. La grande force du sieur Chassay est de jouer avec habileté sur les registres de langue, de se permettre de nombreuses digressions et d'user de phrases syncopées sans alourdir son texte :

[...] TOUT LE MONDE sait que la situation actuelle, comment dire, ne manque pas d'être délicate. Et encore, usant de ce mot, je constate moi-même que mon sens de la litote, ah ah, comment dire, que veux-je dire, m'impressionne moi-même par son ampleur. Par « délicate », j'entends un sentiment (si, si, moi j'entends les sentiments, je les respire, à ma manière) qui relève de l'effroi, car la situation actuelle, voilà, se révèle grave. (p. 124)

Parmi les nouvelles les plus réussies, notons les deux « Rapport d'évaluation du mémoire de maîtrise de [...] ». Dans les deux cas, le professeur titulaire Jean-François Chassay se prononce avec sérieux sur deux mémoires aux propositions délirantes :

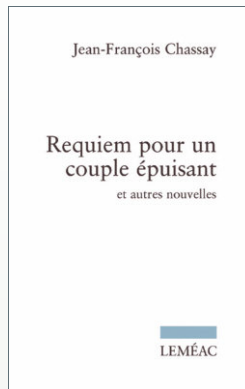
Je me souviens avoir été dans l'obligation de m'exprimer très vigoureusement dans un cours alors qu'il

s'acharnait à expliquer le développement de la nouvelle et autres fictions courtes à la fin du XVIII^e siècle en France par l'apparition de la guillotine [...] ce qui, de mémoire d'enseignant universitaire, reste la seule affirmation dont la niaiserie m'a laissé sans voix. (p. 13)

Le propos et le ton sont parfois convenus. Je pense ici à la nouvelle « Le droit du plus fort est toujours le meilleur » dont est tirée la première citation. Il s'agit de l'allocution d'un « gestionnaire consciencieux » (p. 130) d'université chargé de tempérer les ardeurs d'un corps professoral en débrayage. Celui-ci souligne la noblesse des idéaux présidant leurs revendications tout en professant un discours « lucide » éteignant. Les poncifs qu'écrute l'administrateur sont au diapason de l'intention de l'auteur et l'on ne s'étonne ni que le gestionnaire déclare que sa « spécialité, c'est Heidegger » (p. 130), ni que cette nouvelle s'est d'abord retrouvée sur le site du syndicat des professeurs de l'UQAM pendant la grève de l'hiver 2008, ni que l'ensemble manque de finesse.

Pourtant, de finesse, l'auteur ne manque pas, comme en font foi les réflexions de cet « occupé » de la France de 1942, tiraillé entre toutes les tendances d'alors et doutant de tout (« La force tranquille »):

Ce doute permanent signalait d'autant plus son intelligence. Un écrivain, un penseur, un intellectuel ne serait



JEAN-FRANÇOIS CHASSAY

qu'un prétentieux s'il ne doutait pas. Mais lui ne cessait de se remettre en question, d'admettre sa fragilité et la possibilité de l'erreur. C'est pourquoi sa confiance en lui-même était inébranlable. [...]

Au bout du compte, sa capacité autocritique lui démontrait qu'il ne pouvait se tromper. (p. 118-119)

En embrassant tour à tour l'absurde, la science-fiction, l'autofiction et le fantastique, l'auteur n'a pas peur de se tromper parfois, mais il convainc la plupart du temps.

☆ ½

MAURICE SOUDEYNS

Doucement, doucement!

Nouvelles sous forme de dialogues, accompagnées de trois gouaches de JB Sawyer
Montréal, Lévesque, coll. « Réverbération », 2015, 118 p., 22 \$.

Froidement

Neuf nouvelles toutes écrites sous forme de dialogues s'offrent ici au lecteur. Dialogues que j'ai reçus assez froidement.

Dans le « Bureau des muses », un vieux client vient exprimer ses récriminations à l'égard des services que lui procure l'agence du titre: il n'arrive pas à écrire. La réceptionniste, muse en semi-retraite, le reçoit plutôt froidement.

Au « Secrétariat général du bien », un quidam se présente et voudrait « parler au bien s'il vous plaît » (p. 91). Il est reçu froidement.

Dans « Faux numéro », un quidam compose le numéro de Ginette. Elle lui « avait dit qu'elle [lui] ferait un signe de l'Au-delà » (p. 111). C'est le petit-fils de Dieu qui lui répond. Il le reçoit... enfin, vous comprenez le principe.

N'est pas Woody Allen qui veut

En lisant « L'entrepôt de la mémoire », on songe forcément à « Qu'est-ce qui advient durant une éjaculation », dernier sketch de *Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur le sexe (sans avoir jamais osé le demander)* de Woody Allen, en ce qu'il s'agit d'une personnification d'intervenants de la mémoire. Ça n'a pas son humour, et ça reste en surface. On a droit à un échange entre un employé de l'entrepôt et



son superviseur qui tâchent de réorganiser les lieux afin que la fonction mémorielle s'active mieux. Ils font un état des lieux, classifient les types de souvenirs pour ultimement découvrir que les soucis de leur hôte viennent d'un problème d'Alzheimer... Bof.

L'éditeur parle, en quatrième de couverture, de dialogues « suaves et désopilants [...] près de l'absurde et avec cette prise de vue sur le présent qui ne laisse personne indifférent », mais force est d'avouer que l'on cherche tout au long de la lecture l'un ou l'autre de ces éléments.

C'est surtout de l'insignifiance que l'on trouve. Des formules aussi creuses qu'ampoulées comme « le passé, c'est le présent de la journée précédente », alors que le futur, « c'est le présent escompté » (p. 111) ou encore de nombreuses tournures se rapprochant de ce détestable calembour:

— Une vérification de crédit? Qu'est-ce que ma solvabilité a à voir avec ma vie?

— La vie, ce n'est pas donné, mon p'tit père. Il faut maintenir son actif supérieur à son passif [...]. (p. 82)

Tous les dialogues ne mettent en scène que deux protagonistes, qui doivent nécessairement vivre des tensions pour exister. Puisque nous sommes exclusivement dans le dialogue, ces tensions doivent être nécessairement verbalisées et le procédé fait en sorte qu'elles paraissent plaquées.

L'action est rarement située, mais l'auteur se réfère parfois à la Révolution tranquille ou aux Laurentides. Ce qui n'aide en rien à faire digérer ces francismes qui pullulent et qui rendent les dialogues sinon faux, du moins plaqués. On accentue les antagonismes à l'aide de « bordel de merde » (p. 9), « putain de tête de mes deux » (p. 10) et autres « corniauds de ton espèce » (p. 103) Ce qui ne nous donne envie, en contrepartie, que de citer Jean Rochefort dans *Le placard*: « Fait chier ce pédé! »